

## RETOUR

Immobile, figée, mes deux mains accrochées, serrées sur le bastingage argenté où se miroitaient des rayons éclatants, je ne bougeais pas d'un muscle. Mon regard tendu vers cet horizon infini, attiré par un petit point que, ne voyant pas encore, je devinais simplement. Tous mes sens étaient pointés vers cette direction, ce caillou que je discernais à peine. Mon esprit impatient en dessinait déjà les contours, les détails, les couleurs et imaginait le goût de ses saveurs exotiques. Je me trouvais à bord d'un petit navire de pêcheurs dont un puissant et minuscule moteur avait remplacé les traditionnelles voiles blanches et je pleurais la disparition de ces ailes majestueuses. Je regrettais le temps où il fallait trimer dur, arrimer les cordages, tendre les voiles, où un esprit indicible de camaraderie unissait un équipage, au-lieu de ce silence pesant qui régnait entre moi et mon conducteur malgache, capitaine qui n'en méritait plus le nom.

Le vent frais du large me revigorait et jouait dans mes cheveux, les emmêlant de mille façons. Je ne pensais qu'à l'île. Le regard fixe, j'étais pareille aux figures de proue des galères romaines et ce n'est qu'au travers d'un brouillard assourdi que me parvenait le fracas des vagues sur la coque. L'océan, réfléchissant le torride soleil du midi, renvoyait d'éclatantes brûlures mais je ne le voyais plus. J'avais plongé bien plus profond, dans le flot de mes souvenirs qui remontaient, indomptés, à l'approche du territoire chéri.

Une larme de regret roula sur ma joue. Je me rappelais les jeux interminables dans l'eau salée, les planches de bois que l'on avait fabriquées pour surfer, les chemins aventureux, la petite cabane cachée dans la forêt, et puis, surtout, notre maison. Couverte de sable et de coquillages, elle s'ouvrait sur différentes terrasses aérées et il y résonnait toujours des rires envolés. L'île, cette île, mon île, mon cocon, mon paradis, ce petit caillou vert, avec ses falaises escarpées couvertes d'arbres dont on se demandait bien comment ils faisaient pour pousser là, ses lagons turquoise emplis de poissons multicolores. Ces souvenirs tourbillonnaient dans ma tête et ma fièvre, mon impatience ne cessaient de grandir. Et c'est ainsi qu'elle m'apparut, surgissant de l'océan comme un incroyable monstre marin. Majestueuse, magnifique. Tandis qu'on avançait, une peur toutefois grandissait en moi. Quelles étaient ces lignes brunes qui, alors que l'on s'approchait, ne cessaient de s'élargir. De gigantesques plaies lacéraient les flancs de mon île. La terre mise à nu saignait en silence. Ce paysage blessé me déchira le cœur. Nous dépassâmes un cap et soudain je le vis, le village recroquevillé, le seul à avoir survécu, abrité derrière le petit port de Saint-Philippe, refuge des derniers rescapés. Pointant en arrière-plan, la sombre silhouette du Piton de la Fournaise laissait échapper un mince lambeau de fumée noire. Je levai les yeux face à cette promesse d'éruption. La voix rocailleuse de mon compagnon taciturne me rappela à l'ordre : « Préparez-vous à l'abordage, nous sommes presque arrivés » Une vague d'émotion m'envahit lorsque je posai pieds sur la roche volcanique qui cerclait le port. Un frisson me parcourut au contact de cette pierre familière et une onde de souvenirs emplit mes yeux. Mes pieds se rappelaient aussi mes courses effrénées sur ses arrêtes élimées, courses dont je revenais toujours essoufflée, meurtrie, insouciante.

Le village s'ouvrait aujourd'hui sur une multitude de petites maisons brinquebalantes, tordues, difformes érigées de bric et de broc formant un assemblage loufoque et disparate si semblable à mon souvenir... Il me donnait l'impression d'un jeu de construction que l'on aurait balayé du revers de la main et oublié là. Toutefois en y

regardant de plus près, ses bâtiments avaient quelque chose de familier pour moi avec leurs lambrequins, leurs volets en bois... Il s'agissait en effet d'authentiques maisons créoles, vieilles par le temps, raccommodées de morceaux de tôle biscornus. Alors pourquoi cette sensation d'oppression ? Ce malaise qui se glissait en moi ?

Les têtes ébouriffées des villageois émergeaient peu à peu de toutes les maisons, semblables à des champignons colorés poussant dans les endroits les plus imprévus. Ils portaient des foulards et chapeaux aux couleurs criardes, j'écarquillai les yeux devant cet insolite tableau. Ils jaillissaient désormais dans les semblants de rues affluant autour de nous. Ils arboraient un teint crayeux malgré la pigmentation de leur peau, des traits creusés, leurs yeux éteints étaient soulignés de larges cernes noires et ils se tenaient recroquevillés sur eux-mêmes, les pieds traînants et les bras ballants. Leurs balancements m'effrayèrent pendant un instant terrible où je me vis noyée au milieu d'un flot de zombies. Il se dégageait d'eux une expression d'horrible maladie qui prenait à la gorge. Je m'aperçus que mon conducteur s'était éclipsé, il était déjà loin sur son bateau. Le soir tombait déjà, si je n'eus aucun mal à me faire héberger, mes hôtes restèrent figés dans un mutisme total faisant fi de l'hospitalité légendaire des Réunionnais.

Le lendemain, à l'aube je roulais sur un vieux vélo rouillé que m'avaient prêté les gens du village. J'avais emprunté l'ancienne N2 sans me douter un instant de l'état dans lequel je la retrouverais. Lézardée sur des dizaines de mètres de long elle s'ouvrait aussi sur de gigantesques fissures. Malgré l'abandon, la nature peinait à reprendre ses droits. Si la route ne ressemblait plus parfois qu'à un large sentier irrégulier, je ne pouvais détacher mes yeux du paysage bouleversé qui m'entourait. Chaque pierre, chaque feuille semblait souffrir d'une tension profonde. Je souffrais avec elles. Les arbres semblaient malades ils laissaient choir leurs sombres branches racornies sur le sol. Mon cœur se serra : autrefois cette forêt s'illuminait d'un flamboiement de vie, elle regorgeait de milliers d'animaux pétillants, les arbres pointaient courageusement leurs rameaux vers le ciel et baignaient les sous-bois dans une magnifique lumière verte. Désormais un silence de mort régnait dans ce paysage désertique. Plus aucun animal n'enchantait les matins du bois et la nature elle-même s'admettait vaincue. Bouleversée, je me réfugiai dans ma mémoire.

Le chant d'un oiseau égaillait l'aube alors que je courais pieds nus vers la maison. Mes parents épris d'écologie, visaient l'autosuffisance. Ainsi nous possédions trois poules pondeuses, une vache, un grand potager, des arbres de toutes les espèces endémiques, une ruche, quelques moutons, deux petits cochons, nous cuisinions au feu de bois, nous pêchions de nos mains nues... Nous vivions en autarcie mais cela avait également été source de notre isolement, nous ne sortions quasiment plus de notre cocon. On nous disait souvent en retard sur notre temps, je nous trouvais surtout à l'écart du temps.

Je freinais brusquement, à la vue d'une gigantesque crevasse qui scindait en deux la route devant moi. Je dérapais et m'étais sur le sol telle de la dakatine sur une tranche de pain. Je me relevai en grommelant attrapai le vélo, contournai l'obstacle et me remis en selle. Lorsque j'étais enfant, la majorité des habitants avaient déjà quitté l'île. En effet de faibles séismes avaient commencé à ébranler la Réunion. Et plus ils se faisaient fréquents, plus leur magnitude augmentait. Des fissures apparaissaient partout et les animaux périssaient d'un mal inconnu.

Notre terrain était notre seul univers et notre monde s'arrêtait à ses frontières ; il nous fallut pourtant l'abandonner pour nous réfugier en métropole. Après quinze ans d'absence, mes pas me ramenaient à lui. Malgré les métamorphoses désastreuses de mon univers je reconnus le cap qui camouflait Langevin, je revenais chez moi, seule.. Mes parents n'avaient pas résisté à ce bouleversement. Ils s'étaient peu à peu renfermés sur eux-mêmes et bientôt l'amertume eut raison d'eux. Quant à moi, si je n'avais pas sombré, je ne pus jamais tourner la page.

Je m'arrêtai net, laissai tomber le vélo, plongée dans un brouillard, je n'osai plus respirer, une inquiétude montait en moi, de plus en plus insistante. J'avançai lentement retrouvant les chemins de mon enfance mais tout avait changé. Le paysage était déchiré, brisé. Avant même que je ne comprenne ce que je voyais, je tombais à genoux et une cascade de larmes dévala mes joues pour venir s'écraser à mes pieds. Le goût salé que je sentis sur mes lèvres me fit ouvrir les yeux sur le terrible spectacle qui se tenait devant moi. Je découvris un vide déchirant, il ne restait que des ruines. Mais à quoi d'autre pouvais-je m'attendre ? Je n'en fus pas moins bouleversée. Le monde s'effondrait autour de moi, je ne vis plus rien. Je restai figée. Il faisait nuit noire quand je sortis de ma léthargie Je me sentais arrachée, déracinée, on m'avait retiré mon port d'attache, mon enfance, c'était une chute sans fin. Je me levai sans m'en rendre compte. Je marchais laissant mes pas me guider.

Je me réveillai de ma transe alors que la lueur du matin commençait à poindre. Je m'étais inconsciemment dirigée vers le village. Je me tenais là, juste devant ce qui semblait en être l'entrée. Face à moi le village s'éveillait peu à peu. J'entendais des portes claquer, des volets s'ouvrir et un brouhaha s'élever sans vraiment y prêter attention. Je n'avais aucun autre endroit où me réfugier alors je décidai d'y pénétrer. Sur mon passage, les villageois jetaient des regards curieux et troublés, comme on en lancerait à un revenant venu d'outre-tombe. Ce n'était plus eux les zombies mais bel et bien moi.

Le lendemain, les villageois se rassemblèrent autour de curieux musiciens. Leur ébouriffante musique envahissait le matin. Djembé, kayamb, roulèr, pikèr, satie, triangle, bobre et frappes de mains unissaient leurs voix familières dans des enchaînements endiablés de séga et de maloya. Je n'aspirais qu'à ignorer le reste du monde pour entendre ces bribes du passé. La vie reprit son cours et je laissais l'observation des coutumes des habitants me tirer de ma torpeur. Je m'enfermais dans la seule chose qu'il restait de la Réunion d'autrefois : ce village et ses habitants. Les gramounes vaquaient à leurs occupations et au bout de quelques heures de délicieuses odeurs épicées me guidèrent jusqu'à la cuisine générale. J'y découvris d'immenses marmites recelant de divines saveurs : boucané bringelle, rougail morues, carry ti'Jacque, civet de Zourite, piments farcis ... et tant d'autres encore. L'après-midi, chacun se mit ensuite au tressage du vacoa qui servait à la fabrication de tous les objets du village. «Bonzour Mamzelle ! » m'interpella une vieille dame. « Vien assiz èk nou. Ou veu mi apren a ou a tressé ? » Son approche directe me décontenança. « D'accord, répondis-je tout de même. » Et c'est ainsi que débuta mon apprentissage. Les semaines passèrent, les villageois m'avaient recueillie et intégrée. Je participais à toutes leurs occupations et apprenais à leur contact tout le savoir qu'ils se transmettaient de génération en génération depuis des décennies.

Ce matin-là je me promenais dans les rues baignées par les lueurs de l'aube quand une impressionnante déflagration me jeta à terre. Autour de moi des villageois paniqués couraient dans tous les sens. A proximité, une faille monstrueuse s'ouvrit dans un fracas assourdissant. Je reculai en rampant le plus rapidement que je le pouvais tandis qu'elle ne cessait de s'élargir. Ses parois s'écroulaient et le gouffre se rapprochait inexorablement de moi. Mon dos heurta un mur, il n'y avait plus d'échappatoire possible. Ma gorge se serra, mes yeux s'écarquillèrent de terreur. L'abysse stoppa sa progression à quelques centimètres de moi. Je poussai un profond soupir de soulagement mais la déchirante réalité de l'extérieur s'était imposée à moi et je ne pouvais plus m'y dérober. Mes yeux se perdirent dans les profondeurs de ce qui avait failli être ma fin quand un éclat lumineux me surprit. À une trentaine de mètres sous la surface nous pouvions désormais discerner une plaque métallique. Y avait-il quelque chose sous l'île ? Quelque chose qui aurait provoqué ces catastrophes ? Ne s'agissait-il donc pas d'un phénomène naturel ? La fumée noire coiffait toujours le volcan et il n'était toujours pas entré en éruption. J'interceptai un villageois passant par là : «Oté ! A KOZ Volcan là y fume et y pète pas don ?

-Ko sa mi peut dire ? Nena un tralé d temps li la pas pété, li fé rien qu fimé. » N'ayant pas plus de temps à m'accorder, il reprit son chemin. Je le rattrapai tout de même: «Ne trouvez-vous pas tous ces événements bien étranges ? Le ton agacé qu'il prit m'étonna : « Mi ké pa . Et tout' band moun i sé poz la késtion la dispari. Puis en regardant d'un air suspicieux autour de lui il me jeta: « néna un maléfice mi di a ou. Gran diab la venu su nout ile et li manze à li» Je restais médusée.

Décidée à percer ce mystère, je me rendis au Piton de la Fournaise. Un bertel sur le dos je dus escalader ses flancs escarpés et ravagés. Je n'atteignis son sommet qu'au bout de plusieurs jours de marche éprouvante. Surplombant le cratère je crus soudain discerner un mouvement. Là, au fond du trou, en combinaison brune intégrale, un petit bonhomme portant un masque. Il se dirigeait vers le centre de la cavité et s'engouffra dans un cylindre métallique qui se referma derrière lui et s'enfonça dans une large cheminée d'où s'échappait la ténébreuse fumée. J'enfilai le masque porte-bonheur que je possédais depuis mes trois ans, depuis la fameuse année 2020. Je saisis la corde dont je m'étais équipée et descendis en rappel le long des parois du cratère. Je m'avançai vers ce qui semblait être un ascenseur et appuyai sur un bouton de commande sur un petit pilier. Un grincement se fit entendre et quelques minutes plus tard le cylindre ressurgit. J'y entrai et pressai l'unique bouton. D'où provenait cette fumée ? Que faisait cet ascenseur en plein milieu du volcan ? Et où menait-il ? Après un temps qui me parut interminable la capsule finit par se rouvrir sur un spectacle qui me laissa pétrifiée. Face à moi, une immense fourmilière s'activait autour de monstrueuses machines qui hurlaient, vrombissantes, et puisaient dans les sous-sols de l'île. De part et d'autre de centaines de ponts suspendus, des milliers d'ouvriers vêtus des mêmes uniformes piochaient inlassablement et extrayaient une matière bleu métallisé qui recouvrait les fonds de cette caverne titanesque. Une étrange lumière s'échappait de cette roche et sans que je comprenne pourquoi, une irrésistible attraction s'empara de moi. Mais que m'arrivait-il ? Dans d'autres salles, d'énormes machines servaient au découpage du matériau en petit cubes, grâce à d'éblouissants lasers qui le tranchaient comme du beurre. Ces échantillons étaient ensuite regroupés dans des caisses renforcées puis acheminées vers des sous-marins. La grotte était agitée

de fortes secousses et une dense pollution stagnait au plafond avant de s'échapper par la cheminée du volcan. Je compris alors quelle était la source du cancer qui rongait mon île. Les catastrophes avaient commencé à mes treize ans, il y a si longtemps... comment se faisait-il que personne ne se soit jamais aperçu de la présence de cette abjecte créature qui la dévorait de l'intérieur ? Partout autour de moi les ouvriers vaquaient à leurs occupations semblables à de petits robots aux gestes saccadés, ne se préoccupant pas de moi comme s'ils ne me voyaient pas. Le regard éteint, la tête basse ils ne semblaient éprouver aucune émotion, vide de tous sentiments, morts-vivants. Quelle était la cause de leur état ? Et cette pierre qui ne cessait de m'appeler, ces ondes que je croyais voir s'en échapper, ce brouillard qui envahissait ma mémoire, ma tête me semblait si lourde, le paysage se mit à tourner autour de moi. Je m'effondrai. Le choc de ma tête sur le sol me ramena à la réalité. Je discernai un logo présent sur tous les éléments de la gigantesque usine. Je le scrutai, qui était donc responsable de ce désastre ? Au centre du logo trônait une prestigieuse maison qui ne m'était pas inconnue il s'agissait ni plus ni moins de la Maison Blanche, symbole des États-Unis. Elle était cerclée d'autres emblèmes et tous étaient ceints d'une étoile à huit branches bleues. Il y avait le coq gaulois de la France, la rose de l'Angleterre, le dragon de la Chine, L'ours de la Russie, l'aigle de l'Allemagne, les fleurs de cerisiers du Japon, le taureau d'Osborne d'Espagne et la feuille d'érable qui représentait le Canada. Une colère sourde montait en moi. J'aurais voulu hurler mais il me sembla tout à coup ne plus en avoir la volonté. Ma rage resta coincée dans ma gorge et s'évapora. Les travailleurs frappaient en cadence et leur rythme obnubilant m'hypnotisait peu à peu et je me sentais attirée vers cette tâche qui semblait si simple ; ce travail harmonieux, je n'avais plus qu'une envie : faire partie de ses rouages ciselés, huilés à la perfection, agencés d'une main experte que rien ne semblait pouvoir freiner, aucune fatigue, aucune envie, aucune de ces distractions perverses qui affaiblissaient les hommes. En voyant le matériau, un vertige se saisit de moi, il paraissait vider mon esprit. Je songeai tout à coup qu'il était peut-être la cause de l'état des piocheurs. Les Etats auraient-ils trouvé l'arme suprême, la perle qui leur permettrait de contrôler le monde ? Ils exerceraient ainsi une maîtrise totale sur tous les citoyens ainsi que sur toutes les autres nations. Je compris cela en un éclair et en un éclair tout s'embrouilla. Je me saisis d'une pioche et me mis au travail.

AUTEURS : LAFAGE Mathilde et SAMSON Manon 3eS Collège Aimé Césaire / Professeur : Mme Vagaggini